

Djinns

Ce sont des entités spirituelles, des êtres invisibles de nature terrestre et donc mortels - à la différence des anges célestes et immortels -, créés d'un feu sans fumée avant que les êtres humains ne le soient d'argile pure mais semblables à ceux-ci dans leur diversité de caractère, de moralité et de religion. Ils aiment les endroits humides, les toilettes, les maisons abandonnées, les grottes, les figuiers, mais peuvent aussi habiter simultanément d'innombrables êtres humains, des chats ou des grenouilles. Ils sont capables de transporter le trône de la reine de Saba de sa capitale à Jérusalem en moins de temps qu'il n'en faut à Salomon pour cligner de l'œil. Leur mariage avec un humain de l'autre sexe est possible, et licite selon le droit musulman ; on dit parfois que les hermaphrodites sont des métis issus de telles unions.

Il est des raisons de les craindre : ils vous voient et vous ne les voyez pas – sauf lorsqu'ils se manifestent sous l'apparence de leur choix. Leur susceptibilité est chatouilleuse à l'extrême, leurs vengeances sont interminables et les tourments qu'ils infligent sont aussi divers que terrifiants ; une gifle de l'un d'eux vous tord durablement le visage, ils peuvent vous rendre muet, aveugle, paralytique, insomniaque, impuissant... Mais pas de panique : la plupart ont un caractère et une intelligence plus simple que les vôtres, et bien que rancuniers ils sont rarement méchants – du moins parmi les gens du Livre. S'ils ne sont pas sous la coupe d'un sorcier mal intentionné et quand on sait les prendre, vivre en bonne entente avec eux est possible et ils peuvent vous faire bénéficier des avantages d'un accès au monde invisible.

Irruptions

La sonnerie du téléphone déchire le silence. Bébé, qui somnolait, est pris de frayeur. Il crie, pleure, puis soudain sa gorge se noue en une panique silencieuse : par la brèche de la frayeur, un être s'est engouffré. Il le sent, un pincement au cœur, une oppression sur la poitrine, une crispation du visage, un gonflement des yeux, une tension qui tire les mains vers l'arrière : l'être prend

possession de son nouveau logement. Pourvu qu'il ne le trouve pas à son goût, sinon il risque de s'incruster...

Larbi est couché sur la banquette, et semble dormir. Puis il se met à parler de sa grosse voix rocailleuse de paysan. Mais ce n'est pas lui qui parle, c'est Lalla Malika, l'élégante, la raffinée, presque mondaine, si féminine. Les femmes présentes pleurent de rire à entendre ainsi Lalla Malika parler avec la voix de Larbi.

Dbiha : « égorgement », offrandes de matières nobles et de sang d'animaux égorgés

Ils perçoivent les préparatifs et s'annoncent en de longs rots venant du fond du ventre et qui prennent par surprise : déjà ! Amassés dans la petite cour, répandus dans les parfums d'encens, leur attente recueillie est fixée sur le trou d'évacuation des eaux, le « salon » où reçoivent les hôtes invisibles de la maison et autour duquel on dispose les offrandes qui leur sont destinées. Au festin, tout à leur affaire, ils se régalent de miel, se gobergent d'huile d'olive pure, se délectent de lait, raffolent de la menthe, du henné et de la girofle.

Le sommet du plaisir et de l'excitation est atteint lorsque coule le sang de la gorge d'un coq noir ou blanc, d'un bouc noir ou d'un taurillon, voire d'un dromadaire les jours de grands fastes. Les musulmans ne se nourrissent pas de sang, direz-vous, et ces gens-là s'enivrent du sang des bêtes ! Mais il n'est pas écrit que leurs règles alimentaires soient pareilles aux nôtres. Ils ont leur rouge breuvage à eux, Dieu est le plus savant. Leur ivresse est innocente – bien plus que celle du vin chez les humains –, elle fait plaisir à voir, et ils partagent volontiers leur joie, la fête est générale. Ils ne sont pas ingrats et, ainsi mis de bonne composition, ils sont prêts à oublier leurs rancunes même les plus tenaces. C'est du moins ce qu'ils prétendent.

Hadra : « Présence » lors des cérémonies d'apaisement de la possession

Ils sont là, immobiles et discrets dans le parfum qui flotte, et quand résonne leur air ils se lèvent, lancent un cri, se présentent aux instruments et y entrent. Ils se glissent dans le souffle clair et léger de la flûte de bambou ou celui nasillard et insistant du

hautbois, vibrent dans les cordes basses du guembri, tremblent au choc des doigts sur une peau tendue venue du cou d'un chameau, tintent aigres dans des anneaux métalliques. Douceur puis frénésie, douceur et frénésie, balancement et joie, tensions et torsions. Ils ondoient voluptueusement dans les chevelures des femmes, s'enroulent dans les volutes de benjoin ou de santal, se déploient et s'envolent dans le tournoiement des voiles. Convulsifs et gracieux, ils dansent dans les battements des mains et les claquements des pieds, se contorsionnent et exultent en spasmes de jouissance et de douleur. Ils ont leurs gestes mêmes, et chacun a les siens, son style propre, sa manière d'être. Leur esprit est mouvement, et ils aiment ça, ravir le corps des êtres humains pour être visibles enfin, sensibles par tous les sens, frémissants, odorants, colorés. Ils s'en donnent à cœur joie, bondissent, martèlent, balayent, tournent, nagent, grimacent, frappent le sol, puis ils s'abattent épuisés et repus, se laissent traîner dans les fumées de l'encensoir où ils disparaissent, ne laissant derrière eux que leur gratitude, s'ils ne se mettent pas à parler, de leur voix fluette de fillette ou rauque de vieillard, pour dire des paroles de paix, pour dire ce qu'il faut faire pour vivre en paix avec eux, maintenant qu'ils sont satisfaits.

Olivier Ralet, 2003